

Études littéraires africaines

MONGO-MBOUSSA (Boniface), *Tchicaya U Tam'si. Vie et oeuvre d'un maudit. Le viol de la lune. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs*, coll. Documents, 2014, 142 p. – ISBN 978-2-36413-043-2



Magali Renouf

Number 38, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028717ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028717ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renouf, M. (2014). Review of [MONGO-MBOUSSA (Boniface), *Tchicaya U Tam'si. Vie et oeuvre d'un maudit. Le viol de la lune. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs*, coll. Documents, 2014, 142 p. – ISBN 978-2-36413-043-2]. *Études littéraires africaines*, (38), 211–213. <https://doi.org/10.7202/1028717ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

progressivement en valeur le registre de « l'écrit pour soi » qui, selon l'une des définitions les plus courantes dans la bouche des enquêtés, permet de « régler soi-même ses affaires ». Cette étude permet le développement de réflexions passionnantes sur la manière dont se construisent les catégories de ce qui se dit / ce qui ne se dit pas ; ce qui s'écrit / ce qui ne s'écrit pas (l'examen de l'épineuse notion de *gundo* – « secret » en français, bien que la traduction n'ait rien d'aisé – est particulièrement pertinent), mais aussi la distinction entre individuel, privé et personnel. La question de savoir si l'écrit pour soi peut apparaître comme partie prenante d'un « processus d'individuation » (p. 181) est également posée dans une perspective comparatiste. Le corpus de cahiers constitué lors des enquêtes de terrain fournit alors à la fois questionnements (le cahier est-il un genre ? comment le définir ?) et outils permettant un approfondissement (comment le cahier utilise-t-il certains modèles à des fins d'investissement plus personnel ?).

Outre le caractère passionnant de l'enquête très précise que présente cet ouvrage, ce qui apparaît particulièrement stimulant tout au long de la lecture, c'est la manière dont l'auteur nous entraîne véritablement au sein d'une pensée en train de se faire. Ne se laissant pas décourager par les impasses dans lesquelles tout travail de recherche aboutit par moment, Aïssatou Mbodj-Pouye sait remettre ses hypothèses en cause, déconstruire les présupposés qui se révèlent inopérants pour livrer des réflexions toujours plus précises mais jamais fermées. La conclusion, qui souligne les bouleversements entraînés par l'arrivée du téléphone portable au Mali, en témoigne, tout en mettant en lumière les multiples facettes que prennent les écrits ordinaires.

■ Nathalie CARRÉ

MONGO-MBOUSSA (BONIFACE), *TCHICAYA U TAM'SI. VIE ET ŒUVRE D'UN MAUDIT. LE VIOL DE LA LUNE. LA ROQUE D'ANTHÉRON : VENTS D'AILLEURS*, COLL. DOCUMENTS, 2014, 142 P. – ISBN 978-2-36413-043-2.

Après avoir publié chez Gallimard, en 2013, *J'étais nu pour le premier baiser de ma mère*, premier volume de l'œuvre complète de Tchicaya U Tam'si, Boniface Mongo-Mboussa poursuit son objectif : sortir le poète congolais de l'ombre. Il le fait cette fois au moyen de cette biographie littéraire, conçue comme un guide de lecture.

L'auteur a bien conscience que republier cette œuvre sans abolir les mythes qui ont été bâtis à propos de l'écrivain vouerait l'entre-

prise au même échec que celui qui semble avoir marqué toute l'œuvre du « maudit ». B. Mongo-Mboussa nous rappelle, en effet, les espérances déçues de celui qui fut poète, dramaturge et romancier et qui estimait mériter le prix Nobel tout autant que Wole Soyinka et le prix Goncourt, tout autant que Tahar Ben Jelloun.

Écrit dans un style fluide, évitant par ailleurs les intrusions dans la vie privée, cet ouvrage nous invite à suivre à nouveau le parcours littéraire de Tchicaya U Tam'si. Son premier but est d'éclairer les zones d'ombre d'une œuvre poétique qui serait caractérisée, selon les premiers chercheurs, par une écriture hermétique ; Tchicaya les accusait d'ailleurs d'avoir contribué à lui faire manquer son rendez-vous avec le lectorat. B. Mongo-Mboussa s'évertue donc à décrypter cette écriture en prenant soin, dans des chapitres courts qui facilitent la lecture, de toujours lier épisodes de la vie du poète et extraits de ses œuvres ; les deux semblent en effet aller de concert, tant et si bien que le lecteur est convaincu du fait que la poésie de Tchicaya U Tam'si est un livre ouvert sur sa vie et ses sentiments.

Deuxièmement, cette biographie entend reconsidérer les préjugés et les grands conflits qui ont concerné le poète « abhorré ». B. Mongo-Mboussa livre ainsi des informations inédites à propos de la signification de « U Tam'si », nom qui pourrait bien avoir un autre sens que celui de « petite feuille qui parle pour son pays », ou encore à propos des origines de l'amalgame qui a souvent été fait entre U Tam'si et Rimbaud.

Nous paraissent particulièrement bienvenus les retours sur les relations – qualifiées bien souvent de houleuses – entre Tchicaya U Tam'si et les partisans de la négritude, Césaire, Damas et surtout Senghor. Les informations complémentaires apportées par Boniface Mongo-Mboussa à leur sujet permettent de tempérer et de reconsidérer les positions de chaque acteur du prétendu conflit ; l'auteur parvient fort bien à montrer les enjeux et les motivations qui animent chacun d'entre eux. Il revient également sur les tensions désormais célèbres qui opposaient Tchicaya U Tam'si et son cadet Sony Labou Tansi.

Enfin, cette biographie poursuit un troisième objectif : montrer que la diversité de l'œuvre du Congolais, ou du « Congalois » comme il s'appelait parfois, n'empêche pas celle-ci de présenter une unité ; B. Mongo-Mboussa la voit dans la volonté de rupture qui habite le poète, mais aussi dans les deux thèmes récurrents de la trahison et du sang, plus particulièrement du « mauvais sang ». L'œuvre de Tchicaya U Tam'si est bien sûr aussi un hymne au Congo, sa plus grande muse. En 1964, nous rappelle B. Mongo-

Mboussa, le critique Gérard Clavreuil avait déjà nourri le projet de publier l'œuvre complète de l'écrivain. Ce projet, alors non abouti, est donc repris aujourd'hui par B. Mongo-Mboussa qui, en y ajoutant cette biographie, permettra enfin cette rencontre entre le public et un poète qui mérite un tel succès.

■ Magali RENOUF

MPOYI BANGABEBA (MODESTE), *DITUA DIA MENA A MAKUMBU A BISAMBA BIA MU KASAI MUNENE*. [KANANGA] : ÉDITION TSHIKEM, 2013, 178 P.

En janvier 2013, à Kananga en RD Congo, la maison d'édition Tshikem fait sa première sortie sur le marché du livre avec *Ditua dia mena a makumbu a bisamba bia mu Kasayi munene* de Modeste Mpoiyi Bangabeba. On pourrait traduire librement le titre par « l'exaltation des peuples du grand Kasai ». Quant au genre du texte ainsi publié, l'auteur le nomme, par contamination francophone ou par ce qu'on pourrait appeler l'esprit d'évolué : *letele*, une adaptation lexicale de « lettre » ; il y a pourtant une traduction aisée et facile en *tshiluba* : *mukanda*. En l'occurrence, notre *letele* est un poème libre, un chant épique en *tshiluba*, langue parlée au cœur de la RDC, précisément dans la région du Kasai.

Ce livre rejoint, pour la partie orientale de la province, *Le Chant Kasala des Luba* édité par Patrick Mufuta dans la collection « Les classiques africains » en janvier 1968, ouvrage qui avait lui-même été précédé par les publications de Raphaël Van Caeneghem (e.a. « De Kasala-zang der Bakwa Tshimini. Inleiding », *Congo*, t. I, n°1-2, janvier-février 1937, p. 103-133), suivi de *Kasalà. Chant héroïque luba* de Clémentine Faïk-Nzuji Madiya publié à Lubumbashi par les Presses Universitaires du Zaïre en 1974. Vingt ans plus tard, *Bawulayi matshi* de Théo-Omer Ngoy Lukangu fut publié à Kinshasa en 1994. En tant que texte des *Lulua* du versant occidental, il a été précédé par *Meen'a bukole. Poésie d'exaltation luba* du professeur Crispin Maalu Bungi Lungenyi Lumue, paru au Bureau zaïrois de traduction (BUZAT) de Lubumbashi en 1986. Toutefois, en cette matière, le père scheutiste Prosper Denolf les avait devancés avec ses deux articles sur les *Bakwa Longo* (« De strijdroep der Bakwa Longo », *Congo*, t. II, n°3, octobre 1932, p. 362-377 ; et n°4, novembre 1932, p. 523-539).

Comprenant quatre parties dont la plus consistante est la troisième (p. 35-166), cet ouvrage a le mérite, et c'est l'objectif pour-